



spectres du Liban

A PERFECT DAY DE JOANA HADJITHOMAS ET KHALIL JOREIGE
avec Ziad Saad, Julia Kassar, Alexandra Kahwagi (1 h 28)

Belle dérive antonionienne dans Beyrouth, où l'on assiste à l'individuation de l'homme libanais s'extirpant des fantômes du communautarisme.

Par rapport à la vision périphérique qu'offrait l'étonnant *Cendres*, précédent court métrage de ce tandem de réalisateurs sur une veillée funèbre au Liban, *A Perfect Day* présente un recentrage plus classique sur la figure du héros sans qualités, loser et go-between dérivant sans fin dans la nuit beyrouthine. Mais le mutique Malek (Ziad Saad), au physique de mannequin élégamment négligé, n'est qu'une image, un ectoplasme qui sert de guide dans ce nouveau portrait de la ville, pas très éloigné dans son principe des films de Ghassan Salhab (*Beyrouth fantôme*, *Terra incognita*).

Encore une fois, comme dans *Cendres*, il est question du passé, de la guerre civile qui a endeuillé le Liban, des absents. Non seulement le père du héros, Malek, a disparu depuis quinze ans, non seulement sa mère s'emmure dans sa solitude et dans son deuil, mais Malek lui-même existe à peine. Poursuivant mollement son expetite amie, fréquentant de façon sporadique un chantier (où il travaille, croit-on comprendre), Malek souffre d'une combinaison d'apnée du sommeil et de narcolepsie, qui le fait s'endormir un peu partout (boîte de nuit, auto, banc, etc.). Donc il n'est jamais tout à fait là. C'est un peu un zombie, qui s'exprime peu, et brille par sa tiédeur (même pour Zeina, qu'il relance sans trop insister). Cette manière chic d'être là sans peser, sans faire écran entre le spectateur et le réel, est une des plus belles caractéristiques de ce film tourné *in vivo* dans un Beyrouth abordant une phase bouillonnante de sa renaissance, au cœur même de ses nuits chaudes, avec comme

principal vecteur de communication le téléphone portable. En dehors de la disparition non résolue du père (un cadavre découvert dans le chantier est une fausse piste), ce film linéaire, qui suit les trajets incessants de Malek en auto, au point qu'on peut parler de street-movie, offre peu de mystère par rapport aux œuvres itinérantes d'Antonioni, qu'il rappelle par son sentiment de vacance, de dérive au fil du temps – notamment *Blow up* ou *Profession : reporter*.

La limite de *A Perfect Day* est de ne pas laisser planer de sentiment métaphysique d'incomplétude autour du héros. On n'y trouve pas non plus la bizarrerie tragico-comique de *Cendres*, où les membres d'une famille, censés enterrer un mort qui a déjà été incinéré, le remplacent par un figurant. Il y a certes quelques intrigantes fausses pistes (le cadavre du chantier, le pistolet du père trouvé par Malek), mais la beauté du geste que constitue ce film est ailleurs ; précisément dans cette généreuse trouée, quasi documentaire, dans le réel, qu'accomplit le héros en nous guidant dans ce dédale libanais où il erre presque sans but.

Pour les cinéastes, il s'agit avant tout d'enregistrer et d'accompagner la métamorphose de la psyché libanaise. "Nous vivons dans un pays profondément communautariste", expliquent Hadjithomas et Joreige, ajoutant que leur travail "se fonde à la frontière d'un réel, dans un territoire où se pose la question de l'émergence d'un individu, vecteur de la pensée et donc de l'opposition, et plus encore qu'un individu, d'un sujet politique singulier". *A Perfect Day* ne narre donc pas tant l'évaporation d'un fantôme que la gestation d'une chrysalide, d'un être neuf, d'un corps politique libanais, au sens individuel et collectif, libéré de toute entrave.

Vincent Ostria

Lire le portrait des deux réalisateurs page 6.

»»» SORTIES

FRANKIE DE FABIENNE BERTHAUD
avec Diane Kruger, Jeannick Gravelines, Brigitte Catillon
(1 h 30)



La dérive psychique d'un jeune mannequin, entre clip pailleté et journal DV. Un film-patchwork inégalement inspiré.

C'est sans glamour aucun que, pour son premier long métrage, Fabienne Berthaud décide de nous introduire dans l'univers vacillant de Frankie, jeune mannequin d'origine allemande. La caméra DV est là pour souligner la précarité de ce personnage tombé d'un ciel étoilé de spots et de flashes pour atterrir hagard dans un hôpital psychiatrique perdu en pleine campagne. Une question émerge face à ce patchwork de plans collés en vrac les uns aux autres, mêlant le passé proche et le présent cataleptique de la jeune femme : jusqu'à quel point la maladresse appuyée de la réalisation peut-elle faire style ? Ici, la caméra-stylo ne dessine pas, mais surligne la plupart du temps les intentions de la réalisatrice, au moyen de cadrages décalés, pour ne pas dire saugrenus, platement associés à l'idée de basculement. Au mieux, ça fait clip : Frankie, au bord du gouffre, erre dans Paris, habillée en ange et caressée par une jolie lumière dorée, le tout sur un air lo-fi. Le film devient plus convaincant quand il met de côté ses effets brouillons chichiteux pour s'approcher du documentaire : c'est dans la pesante continuité d'une longue scène de photos où le modèle se trouve paralysé que l'on approche enfin de près sa souffrance et que Diane Kruger, elle-même ancien mannequin, prise entre la fiction de son personnage et l'expérience d'un vécu, révèle alors la matière brute et troublante que le film aurait gagné à travailler.

Amélie Dubois